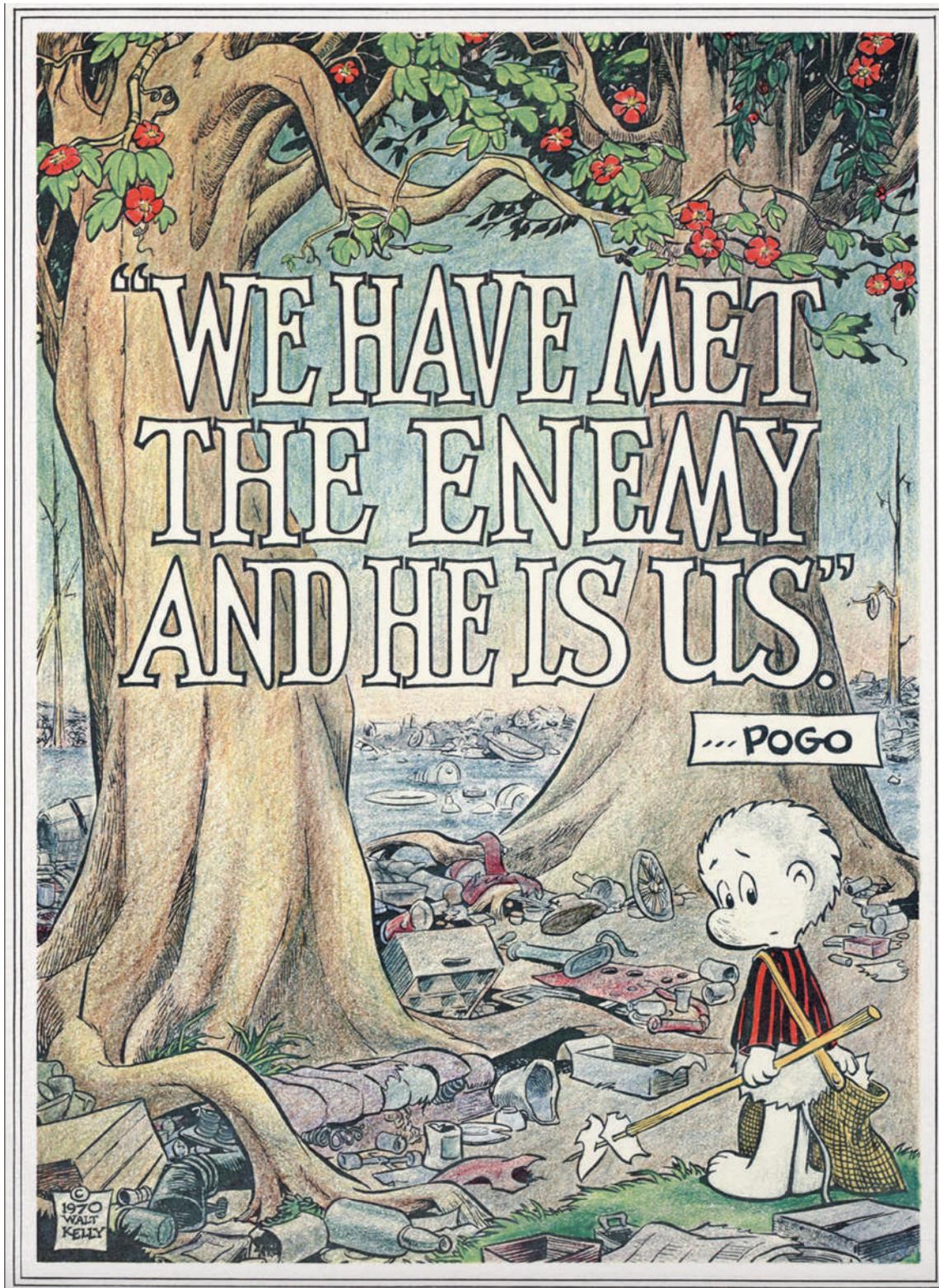


De la prise de conscience des questions environnementales

par Jean-Baptiste Fressoz, historien des sciences, des techniques et de l'environnement français



Affiche spécialement créée par le caricaturiste Walt Kelly (avec Pogo, le personnage principal de sa bande-dessinée) pour le « Jour de la Terre » célébré pour la première fois le 22 avril 1970 aux États-Unis. Le slogan dit : « Nous avons rencontré l'ennemi et c'est nous ».

Cela fait trop longtemps que la question environnementale est présentée comme « nouvelle ». Depuis trop longtemps, on nous serine sur la prise de conscience récente de la fragilité de la Terre et du climat. Ce discours convenu est tout simplement faux. L'histoire de l'environnement montre au-delà de tout doute, depuis le XVIII^e siècle au moins, l'importance des débats sur la préservation de la nature et les inquiétudes quant à la stabilité des équilibres climatiques et planétaires – dans des sociétés agraires au bord du seuil de subsistance, il s'agissait bien évidemment d'une question centrale. On retrouve pourtant cette idée de prise de conscience réitérée après chaque catastrophe, après chaque été caniculaire. En 1970 déjà, le Congrès américain affirmait que la décennie qui s'ouvrait serait celle de la « prise de conscience », que la jeune génération d'alors allait être « celle de l'environnement » et de la sauvegarde de la planète. Un demi-siècle plus tard, on se défausse toujours sur une jeunesse prétendument écologique, ce qui nous permet de repousser à plus tard les décisions qui fâchent. L'hypothèse sous-jacente de la prise de conscience étant un état préalable d'inconscience, sa répétition confie évidemment à l'absurde. Il faut dire que cette idée arrange tout le monde. Et d'abord les grands pollueurs. Au début de l'année 2021, Patrick Pouyanné, le PDG de Total, affirmait avec aplomb que l'année passée avait été celle « de la prise de conscience de la fragilité de la planète » – il avait tenu les mêmes propos en 2015. Remarquons que Patrick Pouyanné était déjà présent à la COP 1. La ficelle est un peu grosse : prendre conscience maintenant pour mieux se dédouaner du passé. Pour les journalistes, la prise de conscience permet de mettre en récit la catastrophe, de l'extraire de son ennuyeuse régularité en l'érigant en rupture historique. Pour les intellectuels et les artistes la « prise de conscience » a cela de gratifiant que par leurs travaux, ils prétendent y participer. C'est à eux qu'échoit cette mission grandiose : éveiller les consciences, élargir le souci moral. Enfin pour tout un chacun, la prise de conscience nourrit l'espoir d'une transformation majeure de la société qui génère ces désastres à répétition. Le point intéressant est que la « prise de conscience » repose sur une fausse évidence : la crise environnementale serait due

à un manque, un déficit qu'il faudrait combler – et non à un ordre économique qu'il faudrait abattre. Cette manière de poser le problème vient de loin. En France, on la trouve par exemple très présente à partir de 1789. Durant la Révolution, les forêts sont un sujet de lutte sociale : la bourgeoisie, après la noblesse, cherche à rentabiliser ces espaces en maximisant la production de bois. Mais pour cela il faut restreindre l'accès des forêts aux paysans par des clôtures, des gardes forestiers, des lois et peines. De leur côté, les paysans entendent préserver ce qu'ils considèrent être des droits coutumiers d'accès à un environnement vital pour eux, que ce soit pour le pâturage de leurs animaux ou pour faire leur bois de feu. Dans ce contexte tendu apparaît une vaste littérature de vulgarisation exposant la fragilité de la nature et même de la planète, et l'importance des relations invisibles qu'entretiennent les forêts entre le sol et le climat. La forêt est présentée comme la clé de voûte qui fait tenir l'ordre naturel, l'entité qui maintient la stabilité climatique. Les paysans doivent la chérir, la protéger et respecter les règles, sans quoi la terre s'érodera, les sources s'épuiseront, le climat se déréglera.

Sans surprise, c'est sous la plume d'un forestier qu'apparaît dans les années 1930 l'expression précise de « conscience écologique ». Aldo Leopold est généralement considéré comme un des fondateurs de l'environnementalisme américain et même parfois de l'environnementalisme tout court. Son ouvrage le plus célèbre, l'*Almanach du comté des sables* forme une série de tableaux décrivant de manière élégante et littéraire la nature américaine et la beauté des relations qui y règnent. Pour Leopold, si les fermiers du *Midwest* maltraitent la terre c'est qu'ils manquent de conscience écologique. Il leur faut accomplir une « évolution intellectuelle et émotionnelle », il faudrait élargir leur souci moral à la terre et aux autres êtres vivants. L'éthique environnementale que Leopold appelle de ses vœux repose sur la « conscience » d'appartenir à la « communauté biotique » et celle-ci à son tour doit être suscitée par « une esthétique de la conservation » permettant de rendre sensible les « relations extraordinaires existant dans la communauté des plantes et des animaux ».



1. Timbres américains datant de 1970. 2. Première page du code forestier de 1827. 3. *Almanach d'un comté des sables* d'Aldo Leopold (1949). 4. 15 mars 2019, la jeunesse mondiale se mobilise pour manifester contre le changement climatique et l'inaction politique.





1. Bernardin de Saint-Pierre. 2. Campagne d'affichage « Keep America Beautiful », 1971. 3. *Overview Effect* de Franck White (1987). 4. Première image de la Terre entière prise par un astronaute de la mission Apollo 8. 5. Entrée de l'Exposition universelle de 1974, © Northwest Museum of Arts and Culture. 6. 22 avril 1970, Union Square, New York : premier *Earth Day*.

Bien entendu, la nature de ce dont il faut prendre conscience se modifie au cours du temps, à mesure de l'évolution des problèmes écologiques. En revanche, l'idée qu'elle procède de l'extérieur du corps social perdure. On le voit bien à travers la figure de l'explorateur-environnementaliste qui se perpétue de Bernardin de Saint-Pierre au XVIII^e siècle à Nicolas Hulot. Ayant contemplé la nature sauvage et exotique, l'aventurier écologique revient éveiller la conscience métropolitaine. Ou encore à travers la figure du bon sauvage qui se prolonge dans celle de « l'Indien écologique ». En 1971, la télévision américaine diffuse une publicité qui sera reprise dans une grande campagne d'affichage « *Keep America Beautiful* ». On y voit mis en scène un Indien, désespéré, versant des larmes devant l'Amérique souillée par la pollution plastique. Le point intéressant est que cette campagne avait été financée par... l'industrie de l'emballage plastique. Celle-ci utilisait la figure l'Indien pour réorienter la responsabilité de la pollution : non pas les industriels du plastique, mais l'américain blanc moyen manquant de conscience environnementale. Ici, la prise de conscience individualise et dépolitise le problème, transformant une réponse évidente (interdire aux industriels de produire des emballages en plastique) en un problème insoluble : empêcher que les dits emballages (produits au rythme de 500 milliards par an) ne finissent dans la nature.

À la fin des années 1960, du fait de l'impact culturel du programme spatial américain, le discours de la conscience environnementale met davantage l'accent sur la Terre, sur Gaia, notre planète si belle, si fragile, seule oasis hospitalière dans l'immensité froide de l'espace hostile. Certains épisodes de

cette « prise de conscience » sont devenus mythiques. La photographie de la Terre prise la veille de Noël 1968 à bord de la capsule Apollo 8 devint rapidement la figure iconique de la « prise de conscience ». En allant sur la lune les astronautes auraient découvert la Terre. La scène finale de Stanley Kubrick renvoie directement à ces clichés célèbres et nouveaux à l'époque : l'embryon humain et la terre vue de l'espace. Dix ans plus tard, James Lovelock, un chimiste britannique, consultant pour la compagnie pétrolière Shell, mettait en scène le même retournement sublime dans *L'hypothèse Gaia* : c'est en étudiant la possibilité de la vie sur Mars qu'il aurait découvert Gaia, la Terre-vivante capable de s'autoréguler. La prise de conscience devient une révolution cosmologique, Lovelock se comparant volontiers à Copernic, Galilée ou Darwin. Notons que l'histoire des sciences regorge en réalité de textes comparant la terre à un animal. Depuis le *Earth Day* d'avril 1970, une grande manifestation qui vit plusieurs millions d'américains défilant dans les rues pour la défense de la planète, on ne compte plus les festivals, événements, foires, concerts, exposition, biennales... censées œuvrer à la « prise de conscience » planétaire. En 1974, l'exposition universelle qui se tient à Spokane dans l'État de Washington choisit déjà ce thème avec pour slogan : « la Terre n'appartient pas à l'homme, c'est l'homme qui appartient à la Terre ». En 1987, le « *space philosopher* » Franck White popularise l'idée « *d'overview effect* » : la vision d'ensemble de la terre, depuis l'espace, représenterait un tel choc qu'elle transformerait instantanément chaque astronaute (souvent d'anciens pilotes de chasse au bilan carbone apocalyptique) en parfait écologistes.

Comme en témoigne ce festival, un certain nombre de films ont tenté de saisir la question environnementale. Il s'agit bien évidemment d'une infime minorité de l'industrie cinématographique dont les liens avec l'écologie, comme toute industrie, sont ténus. Depuis les frères Lumière et le train dans la gare de la Ciotat, il y a toujours eu une relation très forte entre le mouvement, la technologie, le carbone et le cinéma. Aux XX^e et XXI^e siècles, la voiture a fourni le décor essentiel d'un nombre incalculable de films et les constructeurs automobiles l'avaient d'ailleurs bien compris eux qui voyaient dans le cinéma, le média idéal pour montrer les qualités esthétiques et techniques de leurs produits. Le cinéma américain a aussi été une arme idéologique essentielle durant la guerre froide en diffusant l'image de la société de consommation. On a du mal à imaginer aujourd'hui ce que pouvait représenter pour un Français dans l'après-guerre, l'abondance d'objets et le cadre de vie confortable et luxueux que mettaient en scène les films hollywoodiens. Le cinéma français savait d'ailleurs parfois s'en moquer. Il y a par exemple ce film très drôle de Robert Dhéry sorti en 1961, **La Belle Américaine**. Le héros y récupère par un concours de circonstance une énorme voiture, une belle américaine, qui va lui causer mille soucis, et tout rentrera dans l'ordre quand elle sera transformée en stand de glace ambulante. Les films de Tati, dès **Jour de fête** et la comparaison entre facteurs américains et facteurs français, appartiennent à la même veine moqueuse. Mais d'une manière générale, le cinéma a, dans la longue durée, fourni une puissante incitation à consommer les technologies les plus émettrices de CO₂.

Certains films ont cela d'intéressant qu'ils reflètent les métamorphoses historiques du discours environnemental et en montrent au passage l'ancienneté. Prenons par exemple **Soleil Vert** présenté dans le festival. Le générique de début présente un génial raccourci historique, l'inverse du fameux os se transformant en station spatiale qui ouvrait **2001 : l'odyssée de l'espace** – un raccourci malheureusement bien plus réaliste quand on se projette un demi-siècle plus tard. **Soleil Vert** parle surtout de l'explosion démographique en 2022. Ce faisant il reflète la grande angoisse de l'époque à savoir la croissance de la population – il s'agit au départ d'une adaptation de *Make Room ! Make Room !* de Harry Harrison, roman on ne peut plus malthusien. Mais Fleischer, son réalisateur a réussi à tirer le film dans une autre direction plus intéressante : la question climatique est très présente pour un film qui date de 1972. La question des inégalités environnementales est aussi bien soulignée : les riches vivent dans un environnement préservé, grâce à la technique et à la police. La dévastation touche surtout les pauvres. Et puis il y a la scène formidable du mouroir, où l'on projette à Edward G. Robinson, avant qu'il ne soit euthanasié, des images de la Terre d'avant le désastre. C'est une métaphore avant l'heure de tous les films documentaires animaliers qui consistent à fixer sur la pellicule des belles images avant que tout cela ne disparaisse.

À l'inverse, les films catastrophes hollywoodiens ne font guère preuve de nostalgie pour la nature. La plupart n'en ont même strictement rien à faire. Le plus souvent la nature y est figurée comme une force de destruction, et l'inquiétude porte davantage sur les grands réseaux techniques, leur instabilité,

leur fragilité et comment ils pourraient être soudainement emportés par telle ou telle catastrophe. Face à une crise, certains scénarios n'envisagent que des solutions technoscientifiques, **Interstellar** représentant le cas extrême puisqu'il s'agit purement et simplement d'abandonner la Terre grâce à des mathématiciens géniaux. Le film fourbit une attaque directe contre l'écologie. Au début du film, la directrice de l'école entend rappeler à Matthew McConaughey que le programme Apollo n'a en réalité pas existé, que les Américains n'ont jamais vraiment marché sur la Lune, que tout cela ne fut que mise en scène visant à ruiner l'URSS en l'incitant à investir dans la conquête spatiale, et surtout que cette théorie du complot doit s'imposer pour éviter que le rêve spatial ne donne des illusions trompeuses aux jeunes. Ce qui signifie, en creux, qu'un pouvoir écologique aurait une politique digne d'un État totalitaire, qu'il réécrirait l'histoire comme dans *1984*. Bien d'autres films catastrophes sont anti-écologiques. Par exemple dans **Armageddon**, c'est un foreur de pétrole, incarné par Bruce Willis, qui accepte de sauver la planète d'une météorite géante en échange d'une remise d'impôt. Notons enfin que beaucoup de films se conforment au discours de la prise de conscience mentionné plus haut, celui du savant solitaire en lutte contre l'ignorance des foules qu'il s'agit d'éclairer ou bien d'un individu héroïque qui doit lutter contre les méfaits d'une grande firme maléfique. **Erin Brockovich, seule contre tous** fournissant le modèle du genre et **Don't Look Up** le dernier avatar. Mais il s'agit là d'une image désuète du travail scientifique et d'une vision bien réductrice du défi politique que représente la question climatique. En somme, ce qui pourrait arrêter la catastrophe climatique en cours dépasse de beaucoup notre imaginaire, et cela pourrait être un beau programme pour les scénaristes actuels.

Colette Brosset et Robert Dhéry en 1962, lors de la promotion du film *La Belle Américaine*, photographie d'Harry Pot.

